

pétrole — mais aussi moralement aux pays du Tiers-Monde, si cette Europe-là se faisait...

René Dumont. — Cette Europe-là, c'est un problème du XXI^e siècle...

R.S. — Vous ne croyez pas que l'accélération de l'Histoire...

René Dumont. — L'Europe des Neuf a été si longue à se faire. L'Europe des douze, on prévoit qu'elle va prendre de nombreuses années et, après, l'Europe avec les pays de l'Est, quand est-ce que la barrière du rideau de fer se réduira ?... L'armée soviétique est à Prague, hein, et pas près d'en partir.

R.S. — Mais, justement, dans cette perspective, le mouvement écologique ignore les frontières, les États, on a vu à Creys-Malville un véritable mouvement européen...

René Dumont. — Ah oui.

R.S. — Est-ce que vous ne croyez pas qu'il y a là l'embryon d'une conscience européenne qui peut hâter les choses et apporter une solution à ces problèmes ?

René Dumont. — Ça, c'est une petite minorité de gens qui se réunissent autour du drapeau écologique et récusent le système économique actuel, en France, en Allemagne, aux Pays-Bas.

R.S. — Oui, mais elle prend de l'importance d'une manière constante.

René Dumont. — Nous avons été surpris par les rapides progrès du mouvement écologique de 1974 à 1977.

R.S. — Et vous ne croyez pas que le mouvement va s'amplifier ?

René Dumont. — Je ne suis pas prophète. En trois ans on a multiplié nos voix par huit. De là à en déduire que dans trois ans aura le pouvoir, on n'en est pas là.

R.S. — Vous m'avez fait une observation à propos de l'« écologie psychique » en me disant que ce n'était pas clair. Alors on pourrait parler plutôt de l'« écologie de l'esprit » et dire que c'est, bien sûr, l'équilibre entre le développement du milieu et du corps (ce qui constitue l'écologie physique ou de la matière), mais que c'est aussi l'équilibre entre ce développement du milieu et du corps et le développement de l'esprit. Cela vous paraît-il plus clair ?

René Dumont. — Ce sont des problèmes qui ne me sont pas familiers. Moi, je suis agronome. L'agronome regarde son terrain, ses paysans, leur structure sociale, mais en ce qui concerne le domaine de l'esprit... je n'aime pas parler des problèmes que je ne connais pas bien.

R.S. — Sans doute, mais l'écologie de l'esprit, c'est très précisément ce sentiment de solidarité et de conscience collective à l'échelle mondiale et, en ce sens, ça rejoint ce que vous préconisez.

René Dumont. — Oui, je lutte pour ça depuis trente ans, avec des résultats insuffisants.

R.S. — Vous avez lancé le mouvement dans le public en 1974.

Mais est-ce que vous ne pensez pas que ce mouvement ne pourra avoir d'impact véritable et important dans la population qu'à partir du moment où il se sera rassemblé et qu'il aura une certaine structure et un certain ordre ?

René Dumont. — Ben, je ne vois pas le rassemblement se réaliser dans un proche avenir. L'expérience de ces quatre dernières années est claire et nette.

Il y a des positions irréductibles. Il y a la thèse du courant autogestionnaire qui souhaite se rallier à un certain courant de gauche si on peut le convaincre d'adopter les thèses écologistes et il y a le courant Solange Fernex, Philippe Lebreton, du mouvement « Écologie 78 », qui ne veut en aucun cas, en aucune circonstance, se rapprocher d'aucun mouvement politique.

R.S. — Vous dites que vous ne voulez pas prendre parti dans ce débat. Mais, au fond, est-ce que vous ne croyez pas que si le mouvement écologique veut avoir sa pleine force, il faut effectivement qu'il n'entre pas dans les systèmes ou les forces traditionnels ?

René Dumont. — Oui, c'est bien la thèse que nous avons défendue en 1974. A savoir pénétrer sur la scène politique en tant que mouvement indépendant de tous les partis et proposer un projet politique différent de celui de tous les autres partis.



R.S. — Finalement, on assiste à l'affrontement sans issue et à l'épuisement des fractions politiques plus ou moins mal regroupées dans la gauche et la droite. Et il n'en résulte aucune solution. C'est toujours du 50/50, à deux points près...

René Dumont. — Et ils sont tous désunis aussi, aussi bien à droite qu'à gauche.

R.S. — C'est ça, c'est généralement la pagaille, à droite comme à gauche. Alors, ne vaut-il pas mieux les laisser s'user et s'épuiser les uns contre les autres pour se réserver d'être la troisième force le moment venu ? Est-ce que ce n'est pas la solution la plus intelligente ?

René Dumont. — Je ne choisis pas. Je suis un vieux militant socialiste, tellement socialiste que je n'ai jamais adhéré au parti socialiste, mais j'ai publié un livre : « Pour une écologie socialiste ». Pour moi, l'écologie doit tout de même, pour réaliser ses propositions, réduire les inégalités tant à l'échelle française qu'à l'échelle mondiale.

R.S. — Quels sont vos projets immédiats ?

René Dumont. Je désirerais qu'un jour, avec tous les volontaires avec qui je travaille, « Frères des hommes », etc., et qui sont ulcérés de l'indifférence des Français quant aux problèmes du Tiers-Monde, nous envisagions de faire un mouvement tiers-mondiste qui se placerait sur le terrain politique, en dehors des partis, comme le mouvement écologiste, et qui serait à côté du mouvement écologiste. Le problème du Tiers-Monde, c'est toujours le problème de l'exploitation coloniale. Prenez l'exemple de la Mauritanie. Nous sommes à

Zouérate parce que nous faisons le pillage du Tiers-Monde, le pillage de toutes les bonnes ressources minérales du Tiers-Monde. On a encore pas mal de bon minerai de fer en Lorraine, seulement le minerai de Zouérate est beaucoup plus riche et moins cher. De quel droit l'armée française est-elle en train d'intervenir là-bas ? Tout simplement parce qu'on est en train de faire une guerre pour le minerai de fer de Zouérate. L'armée française est en train de s'installer en Mauritanie et de nous refaire une guerre coloniale pour défendre le droit de piller le minerai africain au profit de la métallurgie française. Pour moi, c'est inadmissible.

R.S. — Est-ce que ce mouvement tiers-mondiste à créer ce n'est pas au fond la vieille idée occidentale du fédéralisme mondial ?

René Dumont. — Oui, les citoyens du monde, si on veut.

R.S. — Mais vous la voyez de manière plus pratique.

René Dumont. — Il s'agit d'expliquer à l'opinion publique française pour qu'elle fasse pression sur son gouvernement que notre politique actuelle vis-à-vis du Tiers-Monde est absolument inacceptable. C'est la recherche d'un nouvel ordre économique mondial, d'un vrai nouvel ordre et non pas celui que propose Giscard, ce qui suppose que l'opinion publique française accepte un certain nombre de choses et notamment les thèses écologiques qui seules permettraient de se passer du pillage du Tiers-Monde à divers niveaux, dont celui de l'intervention militaire.

ÉCOLOGIE DE L'ESPRIT OU CONSCIENCE COLLECTIVE UNIVERSELLE

Nous remercions bien vivement René Dumont de nous avoir accordé cette interview, dans laquelle il pose, avec une évidente clarté, le problème fondamental de l'écologie et de sa solution : l'émergence de la conscience collective universelle.

Faire naître la conscience collective universelle, c'est très exactement l'objectif de « Don Quichotte » et de son éditeur, la C.R.E.T.E. La conscience collective universelle, c'est très précisément ce que nous appelons l'écologie de l'esprit.

L'entreprise écologique ne réussira que si la conscience collective universelle émerge, se forge et soude les hommes entre eux, notamment ceux qui militent dans les mouvements écologiques. Mais cette conscience n'apparaîtra et ne soudera les hommes que si l'on s'intéresse au problème de l'esprit. C'est parce qu'il leur manque cette soudure de la conscience collective que les mouvements écologiques sont dispersés.

Notre ambition — celle de « Don Quichotte » et celle de la C.R.E.T.E. — c'est d'être un carrefour et un lien entre tous les mouvements écologiques et tous les mouvements de réflexion, d'idées et de proposition auxquels nos colonnes sont largement ouvertes (quels qu'ils soient), et entre la foule des électeurs et des sympathisants écologistes qui ne militent pas forcément dans un mouvement. Et notre espoir, c'est de cristalliser l'union de tous les écologistes dans un grand mouvement dont l'objectif soit précisément l'émergence de cette conscience collective universelle, qui seule peut résoudre nos problèmes.

(Publicité)
BIENTOT EN VENTE LIBRE
BOMBE ATOMIQUE A NEUTRON *
TUE LA VIE
ÉPARGNE LA MATIÈRE
LA PREMIÈRE BOMBE
100 % RENTABLE
* Marque déposée

RAYMOND ARON OU L'HOMME QUI AVAIT DU NEZ

Raymond Aron possède un visage qui inspire du sentiment. On peut pas dire qu'il soit beau, comme celui d'Alain Delon, mais il en émane de la bonté, de la sensibilité et comme un rayonnement d'intelligence qui est le propre des hommes qui ont du nez et qui est une forme de la beauté. C'est un visage qui attire. Et qui attire la sympathie.

D'autant qu'on y sent la tristesse d'un homme qui, doué du sens prophétique, comme tous les hommes qui ont du nez, a, depuis trente ans, prévu le sens de tous les destins, politique, économique, historique, hormis un : le sien.

Raymond Aron, au lieu de se consacrer à la philosophie, s'est consacré au journalisme. Aujourd'hui, faisant le bilan de sa vie, il se demande s'il n'aurait pas dû faire l'inverse et s'il n'a pas confondu l'accessoire (les lecteurs de « Figaro ») avec l'essentiel (l'histoire du monde). D'où une insatisfaction et

un remords qui lui ont creusé le visage et, du même coup, allongé le nez.

Raymond Aron, avant la guerre, pendant la guerre et après la guerre, bref, pendant plus de trente ans, a défendu l'idée du développement industriel national sans lequel la France ne pouvait pas exister. Le développement industriel s'est fait. La France est née. Aujourd'hui, le développement industriel est si parfait que la France, comme la biosphère, est menacée de ne plus exister. Raymond Aron a eu du nez.

Raymond Aron, avant la guerre, pendant la guerre et après la guerre, bref, pendant plus de trente ans, a combattu l'idée de l'Europe. « L'Europe, a-t-il dit, disait-il et dit-il, n'existe pas en tant qu'entité politique et on ne voit pas qu'elle puisse exister aussi loin que le regard puisse porter. » Certes Raymond Aron porte des lunettes. Mais elles ne portent qu'au bout de son nez.



QUI A SOUFFERT SOUS GEORGES SUFFERT ET A ÉTÉ CRUCIFIÉ

Georges Suffert aime bien manger et bien boire et bien vivre. « Folie que de vouloir changer le monde, dit-il, le Christ y a renoncé ». Le monde d'ailleurs, pour Georges Suffert, n'est qu'une comédie. Il y trouve davantage de joie et d'allégresse que de tragédie, puisqu'« il y a de l'allégresse même dans la tragédie ».

L'allégresse des camps, nazis, russes, chiliens ou chinois, l'allégresse du chômage, l'allégresse des smigards, l'allégresse des filles mères sans ressources, la joie de l'incendie d'une roulotte où périssent cinq enfants, la joie de la crucifixion.

Georges Suffert croit en Jésus, fils de Dieu. « Je vis, dit-il, sur ma foi judéo-chrétienne ». Et il vit même carrément assis dessus. Ils aime l'argent, le pouvoir et la table. Et il dispose des trois. L'esprit aux

cieux et le cul dans le beurre. Georges Suffert a fait le point de sa philosophie : l'allégresse de la graisse.

Georges Suffert n'a qu'une horreur. Celle de la mauvaise conscience. Il en parle : elle le hante. Elle se cache dans les plis et les replis de son visage, garce de conscience chrétienne, comme une barbe qu'il n'a pas pu raser. D'où cette ambiguïté déplaisante — absente de chez Pompidou qui avait le mérite d'être clair — d'une face contractée comme un rectum et épanouie comme un derrière. Georges Suffert est l'homme des matières.

Au fond, il manque à Georges Suffert, l'eau du baptême de l'intelligence de celui qui a souffert. L'« o » que le destin a supprimé de son nom. Tout le tragique de son allégresse c'est qu'elle n'est qu'une triste comédie.